

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$4.00
Un An, par la Poste \$3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - - - Redacteur.

12eme. Annee. No. 261.

Ottawa, Jeudi 31 Decembre 1891.

Le Numero : 2 Cents.

PETITE GALERIE DES QUARANTE.

M. DOUCET (Camille)
NE EN 1812, RECU EN 1865

Une figure de Chardin, vrai dix-huitième siècle. Des yeux de feu, sous des cheveux qui semblent poudrés, un teint animé, une bouche railleuse où le rire et la malice sont tempérés par la bonté.

Beaucoup, beaucoup d'esprit, du plus vif, du plus français; du trait, de la grâce, de la philosophie, de l'observation, des dons rares enfin, encore plus utiles dans la conduite avec les hommes que dans la production des œuvres d'art.

Ses alertes comédies rappellent aussi le dix-huitième siècle. Le vers fluide, souvent humoristique, coule gaîment comme un ruisseau argentin échappé à la source de Regnard ou de Sedaine.

Venu à Paris, riche seulement d'espérances, d'illusions et d'esprit, il employa cette arme unique et précieuse à soutenir le combat de la vie dont on ne parlait pas encore.

Né pour être académicien, M. Camille Doucet ne manqua pas sa vocation. Le reste ne compta que pour des étapes: succès de théâtre, hautes fonctions administratives furent considérés par lui comme les degrés de l'échelle de son suspens, au balcon de sa chère Académie.

Il l'aima à vingt ans et l'aima encore d'une tendresse vaillante qui fait de lui un admirable secrétaire perpétuel.

Tous les ans, il nous offre un petit chef-d'œuvre de goût et de sentiment, dans son discours sur les prix littéraires. Comment peut-il varier ce sujet monotone? On l'ignore. Chaque fois, c'est une surprise nouvelle.

Il a élevé si haut sa situation, que ce n'est plus un secrétariat perpétuel: c'est une ambassade, un portefeuille de premier ministre.

Son salon, présidé par une femme de mérite et de rare distinction, est aujourd'hui un des refuges de la cause française.

Il y règne un ton parfait, on y entend de ces jugements inattendus, de ces fines et brillantes ripostes, qui ont rendu l'art de la causerie le premier de tous en France.

M. Camille Doucet a produit beaucoup de services et sans doute fait pas mal d'ingrats, mais il n'a pas l'air de s'en douter, et sièrement il ne le regrette pas.

M. OLLIVIER (Emile)
NE EN 1825, ÉLU EN 1870

Un vaincu de la politique. Après vingt ans de retraite, il est difficile, même à des ennemis, de ne pas estimer la dignité courageuse de ce combatte blessé dans la plus terrible bataille de notre époque.

Pour supporter les calomnies et les injustices des hommes, M. Emile Ollivier a eu trois grandes forces: l'énergie du caractère, le culte de la pensée, les consolations du foyer conjugal.

Une douce figure de femme s'est assise à son foyer. Mariée à dix-huit ans, en 1870, avec un visage d'ingénieur, Mme Emile Ollivier garda sur les hauteurs du pouvoir une telle simplicité qu'on l'appela « Sainte-Souspierre ».

Aujourd'hui, noble esprit enfoncé dans cette jeune tête à déployé ses ailes. Inspiratrice et consolatrice de son mari, elle garde son rôle d'épouse, en étant pour lui un secrétaire dévoué.

Il y a dans M. Emile Ollivier deux natures qui semblent différentes et se sont rencontrées unies chez les grands orateurs chrétiens du seizième siècle: une nature militante et une nature mystique.

La vaillance de ce tempérament se révéla en 1848, lorsque M. Emile Ollivier, commissaire de la République à Marseille, sauva la ville d'une effroyable Commune.

avec Sa Sainteté Léon XIII. Il a rapporté de ces entretiens la plus vive admiration pour la haute intelligence et la noblesse d'âme du Père des Fidèles.

L'ancien ministre de Napoléon III a écrit des études sur la Renaissance. Il s'est occupé tour à tour des grands artistes, tels que Michel-Ange et Léonard de Vinci, et des hommes politiques de cette époque où l'on a considéré l'art de tromper, comme le don suprême des princes et des diplomates.

Machiavel et Guicciardini ont été les plus remarquables exemplaires de ces conseillers de race serpentine.

Une œuvre de laquelle M. Emile Ollivier travaille depuis plusieurs années, c'est l'histoire de la guerre de 1870. Elle causera bien des étonnements et rétablira beaucoup de faits sous leur véritable jour, l'œuvre étant accompagnée de toutes les preuves à l'appui.

Le livre, intitulé 1789-1889, donne une haute idée de l'écriture de M. Emile Ollivier.

M. MARMIER (Xavier)
NE EN 1809, RECU EN 1870

Voyageur-poète qui a été partout et qui n'est revenu de rien.

De son temps, on n'était pas fin de siècle, on ne se demandait pas si la vie vaut la peine d'être vécue. On la vivait avec joie souvent, avec courage toujours.

Historiographe de deux expéditions au Spitzberg, auteur de lettres remarquables sur l'Amérique, d'un livre pittoresque appelé Du Rhin au Nil, M. Xavier Marmier est allé du Pôle à l'Équateur, en gardant beaucoup de ses illusions.

Il a recueilli les vieilles légendes, admiré les mœurs patriarcales, comparé sans orgueil les patries des autres à la nôtre, en s'inclinant devant tout ce qui est noble et élevé.

Ses romans semblent trop honnêtes pour rester à la mode: ils font les délices des innocentes jeunes filles.

Après avoir sillonné la vieille terre dans tous les sens, M. Xavier Marmier ne voyage plus que le long des quais de la rive gauche. Il bouquine avec passion. Les parapets studieux s'entassent les livres oubliés ou inconnus occupent ses heures de loisir.

Grâce à ses patientes recherches, il a rassemblé trois bibliothèques de livres russes, anglais et allemands.

Les vieux savants et les jeunes professeurs, amoureux aussi du bouquin en plein vent, connaissent tous ce don de modestes bibliophiles.

Ils suivent d'un œil sympathique, ce vieillard enveloppé dans son pardessus de drap épais, coiffé d'un chapeau à bords un peu large, sous lequel s'alibrent d'abondants cheveux blancs, une figure imberbe et des yeux d'une profonde douceur.

A quatre-vingts ans passés, il y a encore sur cette physionomie un charme très grand. Autrefois, M. Xavier Marmier était l'oracle des salons aristocratiques. Une douzième m'a raconté que ses succès dans le monde des duchesses avaient dépassé de beaucoup ceux de M. Caro.

Il a eu le chagrin de perdre presque toutes ses nobles amies. Au premier rang desquelles se trouvait la duchesse d'Avray et la duchesse de Galliera.

Si on veut bien connaître la délicatesse de sentiment, la philosophie exquise de M. Marmier, il faut lire un petit recueil: Pensées et poésies d'un voyageur. C'est un bouquet de ces fleurs bleues à cœur d'or, que le grand Balzac appelait: Fleur d'idéal.

M. ROUSSET (Camille)
NE EN 1821, RECU EN 1872

Un petit homme tout rond, à l'air martial, avec une moustache grisonnante taillée en brosse, la voix, la figure et la tournure d'un officier d'Afrique.

Très guerrier, l'excellent M. Rousset. Quand il professait l'histoire au lycée Bonaparte (aujourd'hui Concordet), M. Camille Rousset avait l'air d'un général en chambre, commandant à ses troupiers: Par file à gauche, en avant, arche! Les écoliers cherchaient son sabre d'honneur et, ne le trouvant pas, portaient son parapluie en triomphe.

un pavois, accrochérent à son parapluie cette inscription: Parapluie de M. Rousset, couronné par l'Académie française.

Le digne professeur s'occupait pourtant fort peu des vanités de ce monde. Comme il habitait Maisons-Alfort et devait se rendre de bonne heure au collège, il y arrivait dans la charette de sa laitière. Le cliquetis des boîtes au lait lui rappelait peut-être celui des armes. Militaire jusque dans ses écrits, M. Camille Rousset publia l'histoire de Louvois. Quatre volumes contenant la biographie de ce ministre de la guerre, et surtout le récit des campagnes exécutées par ses ordres.

Plus tard, le vaillant historien éleva un monument à l'honneur de notre armée d'Afrique.

Ces travaux valurent à M. Rousset la place d'historiographe du ministère de la guerre, emploi honorable qui convenait à cet érudit modeste et simple. On la lui reprit sous la présidence de M. Grévy.

M. Camille Rousset compte parmi les académiciens qui inspirent plus d'estime que d'admiration, mais l'estime est très grande pour l'homme, le talent et le caractère.

M. MEZIERES (Alfred)
NE EN 1826, RECU EN 1874

Un homme qui ne s'est pas pétrifié dans le professorat, ni agri dans la politique. Fils d'un recteur de l'Académie de Metz, élevé dans le temple universitaire, il y a puisé l'amour des belles-lettres, le culte des fortes études, mais n'a pas gâté son aimable caractère par une attitude de pion et des façons de pédagogue.

Causant charmant, d'une gaieté fine, sévère, bienveillant, attentif à plaire, M. Mézières a toutes les qualités d'un oisif et toute la valeur d'un érudit.

On lui doit des études intéressantes sur les littérateurs étrangers. Le vieux Will a été apprécié par lui avec talent. Ce shakespeareien passionné a eu l'honneur de présider le jubilé du grand Anglais.

M. Mézières est député républicain très convaincu. On ne s'en doute pas dans les salons de la cécime où l'aimable académicien est fort recherché. Il est bien élevé, qu'il trouve toujours, même on le contredisait, un moyen d'être agréable à son interlocuteur.

M. DUMAS (Alexandre)
NE EN 1824, RECU EN 1873

Le lion de la docte assemblée. Possède une couronne de la crinière, de l'œil et de la dent. Marche d'un air conquérant sur le pavé de ce Paris, où son père a sa statue, — où il espère bien qu'on élèvera la sienne.

M. Alexandre Dumas a jeté plusieurs fois sous la coupe de ces brûlots qui font bondir les académiciens sur leurs voyardais fauteuils.

« La Visite de Noce » un de ces brûlots stupéfiants pour les paisibles Immortels. Ont-ils tous compris l'apre philosophie et la raillerie hautaine de ce chef-d'œuvre?

Ah! M. Alexandre Dumas connaît l'homme et il le fait dégringoler jusqu'à la tête, en Darwin de génie qu'il est! Ce maître cicatrise les plaies avec du fer rouge, c'est un rude chirurgien qui fait hurler son malade et pose un doigt d'acier sur les blessures béantes.

Il a toujours dit leur fait aux névrosés, aux corrompus, aux morpohés de cette fin de siècle. Je suis moins sûr qu'il les ait guéris.

Sans lui, que deviendrait la Comédie Française? Il lui a donné l'Étranger, une œuvre où le moraliste amer et hardi s'est révélé tendre et passionné, une œuvre qui contient un des plus délicieux ducs d'amour qu'on ait jamais entendus.

M. Dumas a encore fait cadeau à la Comédie de Denise, de Francillon, un bijou étincelant, et de plusieurs reprises, à mon avis moins éblouissantes que les œuvres nouvelles.

On nous prêtait le Chemin de Thèbes. Si j'en crois les impressions des privilégiés, ce Chemin de Thèbes sera semé de lauriers.

La dynastie des Dumas ne pourra se continuer que par les petits-fils de l'illustre auteur.

Nous applaudirons sans doute, dans une vingtaine d'années, les comédies de M. Dumas Léppmann.

cratiques. La curiosité et l'admiration des femmes, lui présentent constamment des sujets d'études sans qu'il soit obligé d'aller les chercher.

Une terrible déception d'amour, survenue à l'âge où l'on a gardé ses illusions et toutes les séductions de la jeunesse, a laissé dans le cœur de M. Alexandre Dumas une sorte de mépris contre l'éternel féminin.

C'est un incroyant de l'amour, et pourtant un pareil Samson peut-il vivre sans une Dalila!

M. LEMOLYNE (John)
NE EN 1813, RECU EN 1875

Ce fut un des jouteurs les plus autorisés du JOURNAL DES DÉBATS. Il avait un style parlementaire et caustique, un style à la Pope, justifié par son nom de John, il avait des idées françaises assez bourgeoises, comme son nom de Lemoine.

Né en Angleterre de parents français, la double patrie posa sur lui son empreinte.

C'est par des études sur la littérature anglaise qu'il débuta dans le journalisme parisien. La politique sous sa plume hésita entre les institutions d'Outre-Manche et les préférences des bords de la Seine.

Il ne sut jamais bien en, s'il était monarchique ou républicain.

Il s'en expliqua avec lui-même dans les DÉBATS. Monarchie dans les temps clairs qui rappelaient le soleil de Louis XIV, il devenait républicain par les temps brumeux, cherchant vers ce nouvel horizon voilé de brouillard le secret du gouvernement de ses rêves.

Le triomphe de John Lemoine, c'est la causerie. On se l'arrache dans les dîners du monde sérieux, qui n'est pas le monde où l'on s'ennuie, quand M. John Lemoine veut bien briser sa glace britannique, pour montrer son esprit finement gaulois.

J'ai parlé du journaliste au passé: depuis plusieurs années, le remarquable écrivain des DÉBATS se repose.

La vie de famille lui est douce. Il a le bonheur d'être le père de trois filles très charmantes.

Ce n'est pas un oublié de la célébrité, c'est un endormi.

L'IMPERATRICE EUGENIE

Une personne qui a eu l'honneur de connaître l'Impératrice Eugénie dès sa jeunesse, qui lui a été profondément attachée aux Tuileries, et qui est restée son amie dans l'exil, nous communiquons une série de documents fort intéressants que nous sommes heureux de publier, car ils présentent sous un jour qui nous semble vrai une souveraine cruellement calomniée.

Ce n'est pas une défense que j'entreprends: l'Impératrice ne le pardonnerait à aucune de ses amies. Ce n'est pas une biographie, car il faudrait un livre entier pour raconter cette existence, sentée des plus émouvantes contrastes. Je voudrais simplement, par des faits, détruire une légende inique qui tend à dénaturer notre histoire, et qui ne repose cependant, que sur le mensonge et la mauvaise foi.

Depuis quelques années, en effet, on a publié, un peu partout, une série de livres, de brochures ou d'articles qui pourraient égarer l'opinion de la foule. On s'est mis à discuter les moindres actes d'une souveraine que le malheur devait préserver de ses injustices. On s'est mis à scruter sa vie, ses projets, ses pensées les plus intimes, et même ses inconsciables souffrances.

Et on a inventé, autour de son nom, des fables de bas étage, qui ont été adoptées à la fois par les personnes, qui ont volontairement oublié le passé, et par celles qui ne l'ont jamais connu.

C'est aux amis des jours heureux, à ceux pour qui elle fut si bonne et si généreuse, qu'il appartient de protester contre ce débordement d'injures: et je demande au CANADA la permission d'élever ma faible voix pour rétablir les vérités impartiales. L'Impératrice m'en voudra peut-être de raviver un passé, qui est enseveli pour elle avec ses chers disparus; mais je suis certain d'avoir avec moi tous ceux qui se souviennent, et les milliers de mères dont les enfants ont été, en ces jours de grandeurs, les fils de la Souveraine adulée et acclamée par la France entière.

LE RÉGNE

Je ne rappellerai ni ses différents séjours en France, ni l'effet de radieuse beauté que produisit à Paris la comtesse de Tèba, avec sa mère, la comtesse de Montijo; il faut préciser tout d'abord un détail mal connu et souvent exploité contre elle.

La comtesse de Tèba fut assurément très flattée, très honorée et très heureuse le jour où l'Empereur lui offrit spontanément de partager sa destinée.

Mais superstitieuse et craintive, elle fut épouvantée de l'exces même de son bonheur; elle entrevoyait les difficultés et le fardeau de sa grandeur subite, la perte de l'indépendance que lui donnaient jusqu'alors son rang, sa naissance et sa fortune; et, pénétrée de reconnaissance, très loyalement, très honnêtement, elle chercha à dissuader l'Empereur de son projet.

Dans l'entraînement de son cœur épris, Napoléon III n'en persista que plus fermement en sa résolution. D'ailleurs, ainsi qu'il le déclarait le 23 janvier au Corps législatif, en annonçant son mariage: il avait deviné en elle, l'épouse pieuse, gracieuse et bonne, qui serait l'ornement du trône, comme elle deviendrait, au jour du danger, son plus courageux appui.

Par la noblesse de son attitude, en effet, par son tact et la grande probité de sa vie, l'Impératrice Eugénie attirait la sympathie et le respect de toute l'Europe.

Mais ce n'est point sur ces lignes générales qu'il faut ici la juger, c'est sur les petits actes de son intimité: ils révèlent mieux son caractère profondément bon.

La générosité de Napoléon III, qui était une de ses qualités natives et une des causes les plus méritées de sa popularité, trouva dans l'Impératrice une complicité facile.

Son premier acte, comme souveraine, fut la création de la maison Eugénie Napoléon, fondation à laquelle furent consacrés les 600,000 francs, votés par le Conseil municipal de Paris, pour offrir un collier de diamants à l'Impératrice à l'occasion de son mariage. « Vous » me rendrez plus heureuse, écrivait-elle, en employant en charité, la somme que vous avez fixée pour l'achat d'une parure. La seule chose que j'ambitionne, c'est de partager avec l'Empereur l'amour et l'estime des Français.

A partir de ce jour, dans ces Tuileries que l'on représente comme la réunion de toutes les légèretés, de toutes les folies et de toutes les fautes, les bienfaits furent prodigués sous toutes les formes par l'Empereur et l'Impératrice.

C'est elle qui eut l'idée d'inaugurer en France l'intervention directe, permanente et personnelle de la souveraine dans toutes les œuvres charitables.

Maison des Quinze-Vingts, Hospice du Mont-Genève, Maison de Charbonnet, Institution des Jeunes Aveugles, Institution des Sourds-Muets de Bordeaux, Asile impérial de Vincennes, Asile impérial du Vésinet, Institution des Sourds-Muets de Chambéry, tous ces établissements, pour ne citer que les principaux, ont été administrés sous les regards attentifs de l'Impératrice.

Prêts de l'enfance au travail, asiles de maternité, ouvroirs, crèches, logements salubres, protection des enfants et des convalescents, fournitures économiques, elle a tout protégé, tout subventionné, tout créé, formant dans le gouvernement, un petit gouvernement spécial aux misères et aux infirmités humaines.

L'Impératrice, qui prélevait sur sa cassette particulière un budget considérable pour ses pauvres, consacrait chaque semaine un jour à les visiter. Elle s'entourait alors du plus grand mystère, cherchant à se rendre méconnaissable et se faisait accompagner dans ces tournées de bienfaisance, non point par ses dames d'honneur, mais par une de ses nièces, afin de n'attirer l'attention ni de son entourage ni de la cour.

Elle se dirigeait toujours dans les quartiers ouvriers les plus humbles, dans les maisons les plus sordides de Mémimontant, de Charonne ou de Belleville, montait cinq et six étages dans chaque maison, entrant dans les taudis les plus misérables, distribuant des secours, consolant et soignant les malades, leur envoyant ensuite un médecin, des médicaments, du linge ou des vêtements.

Plus de cinq cents familles ont été secourues par elle, qui n'ont jamais soupçonné quelle était la femme si charitable et si généreuse, à laquelle elles devaient ainsi le soulagement de leur infortune et de leurs maux.

Le mystère de ces sorties hebdomadaires fut connu longtemps après, par l'Empereur et par M. Filon, à la suite

d'un simple hasard; mais il n'en fut jamais parlé à l'Impératrice: elle considérait qu'elle ne faisait, en somme, qu'accomplir le premier de ses devoirs et que son ministère, à elle, était celui de la charité.

Ce ministère, discret et sans appareil s'est exercé dans une foule de circonstances qui restèrent à jamais ensevelies dans l'oubli.

Je n'en veux citer qu'un exemple entre tant d'autres.

L'aide-de-camp de service aux Tuileries, le général de Montebello, arriva un matin très ému dans le petit salon où l'Empereur et l'Impératrice déjeunaient seuls.

Napoléon III lui demanda la cause de son trouble, et le général raconta qu'un excellent officier, un très honnête homme, se trouvait dans une situation épouvantable. Est-ce affaire de famille? Est-ce affaire de jeu? On l'ignore; mais faute de quinze mille francs, c'est ledéshonneur!

L'Impératrice se dirigea vers sa chambre, puis revenant avec une grosse enveloppe qui contenait quinze billets de mille francs:

« Tenez, général; ne me dites jamais son nom. »

Ce nom, à l'heure actuelle, elle ne le sait pas.

Il faudrait tout un chapitre pour mentionner le détail de ces choses ignorées, et de longues pages seraient aussi fort curieuses sur les « séries » de Compiègne, à propos desquelles on a inventé et raconté les fables les plus inattendues.

L'Impératrice, on le sait, réunissait chaque année à Compiègne une société remarquable. Des gens du monde, des fonctionnaires, des étrangers de haut rang étaient invités en même temps que des artistes, des littérateurs et des savants choisis parmi les plus distingués; et, malgré une certaine étiquette et le décorum obligé, les réunions étaient aussi intéressantes qu'agréables. Bien des gens qui existent encore peuvent en témoigner.

Quant à son fils, l'Impératrice a eu l'extrême mérite de diriger admirablement son éducation; et il fallut à cet effet autant d'intelligence que de fermeté, car elle avait à lutter contre elle-même et contre tous. L'Empereur, qui adorait le Prince impérial, était de la dernière faiblesse en lui. Tout le monde le flattait; il y avait même des gens qui cherchaient déjà à se faire bien venir de lui pour obtenir plus tard quelque faveur!

En mère admirable, au risque d'être taxée de sévérité ou de dureté, voire même d'être menacée d'impopularité, elle sut le mettre en garde contre ces dangers de toute sorte, et elle lui inculqua de tels sentiments d'honneur, de droiture et de loyauté, que de cet enfant, elle fit un homme accompli dont l'âme trempait à toutes les nobles choses, un prince digne des plus hautes destinées et prêt aux plus grands devoirs.

Telle a été pendant quinze années, sur le trône de France, celle que l'on accuse aujourd'hui d'égoïsme, de partialité, d'intrigues!

(A suivre.)

La commune de Z... en Allemagne, est en proie à une épidémie des plus désastreuses. Hommes, femmes, enfants, vieillards y meurent comme des mouches.

Les médecins de l'arrondissement, réunis en conseil, ont découvert la cause de cette mortalité: ils l'attribuent à l'abus des œufs à la Koch.

Le docteur a ordonné à Bébé une potion très mauvaise.

Depuis ce temps, Bébé pleure tous les soirs pendant un quart d'heure. Hier, sa maman lui demandant la cause de ses larmes:

— C'est mon sirop ! fit Bébé. — Mais tu ne le prends que le matin en t'éveillant ! — C'est justement, affirme Bébé, le matin je n'ai pas le temps de pleurer, alors je m'y prends d'avance !... Spirituelle leçon de politesse: Une jeune et jolie acheteuse à un marchand galant: — Combien le mètre de cette étoffe ? — Un baïser. — C'est pour rien. J'en prends dix mètres, ma bonne va vous payer.

La dernière de Guibollard: — Ce qui m'embarrasse toujours, dit-il, c'est de savoir quand ma pendule sonne douze coups, s'il est midi ou minuit.

ST. JACOBS OIL
GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR
RHMATISME
NEURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUMENT, ENGÈLURES, ENTORSES, FIBROSES, CONTUSIONS, BRÛLURES, ETC.

DIX LIVRES EN DEUX SEMAINES QU'EN PENSEZ-VOUS?
EMULSION SCOTT
D'huile de Foie de Morue

KENDALL'S SPAVIN CURE
The Most Successful Remedy ever known for all the various forms of Spavin, Bone Spavin, Ringbone, etc.

Diarrhoea, Cholera, Dysentery, Malaria, Typhoid, etc.
The Only Cure
Marrone's

PISO'S CURE FOR THE BEST REMEDY FOR THE TONIC OF THE CONSTITUTION

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de
Charbon Bitumineux
et Anthracite.
Bien Criblé et Tamisé.
O'Reilly & Henry
Bloc Russell, Rue Spar 48.

ST. LAWRENCE HOTEL.

RAS DU FLEUVE ST. LAURENT.
RIMOUSKI, P. Q.
Offrant aux touristes le confort de la vie
en famille, belle place de bain, air pur,
belles promenades en voiture, promenade en
bateau et lieux de pêche.
Prix raisonnables pour les familles.
A. ST. LAURENT & CIE.
PROPRIETAIRES.

HOTEL SAINT LOUIS

49-45 Rue YORK, OTTAWA.
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été
épaulé et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRE.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes:
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques,
Toitures en Fer Galvanisé,
Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournitures "S. Prierer Jewel"

MANQUE DE FORCES
ANÉMIE CHLOROSE
LE FER
BRAVAIS
Remède pour les personnes souffrant de
faiblesse, de manque de sang, de
névroses, de troubles de la digestion,
de l'assimilation et de la sécrétion.
Il agit sur le système nerveux et
améliore l'appétit.
C'est un remède sûr et efficace.
Prix: 40 et 42, 10, 15, 20, 25, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100.
Ottawa, 42, 10, 15, 20, 25, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

AMUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A CO
CHER DANS TOUTS LES GENRES ET TOUTS LES PRIX. CHE.

Harris & Campbell

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES DOTTA
EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE
QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

A. C. LAROSE

Comptable. Auditeur, Syndic
AGENT D'ASSURANCE
(FEU, VIE ET ACCIDENT.)

121 Rue Rideau
TELEPHONE 189.

"Tabac Baby"

TABAC CANADIEN
—CHEZ—
EDOUARD CARRIERE

145—Rue Rideau—145
OTTAWA.

Montres et Bijouteries

en tout genres et de toutes qualités. Seront
vendues à 20 pour cent au dessous des prix
ordinaires. Chaque Article est garanti et
représente, sinon l'argent vous sera remis
chez H. NOREZ, No. 30 rue Rideau, (près
le Pont des Sapeurs.) Réparations de Montres
et Horloges garanties et à des prix
modérés.

Convenit-il est utile d'associer la Crésote
Ole Gouvan de Hêtre à l'huile de Foie de
Morue dans le traitement des affections des
Larynx, des Bronches, des poumons, princi-
palement dans les Bronchites chroniques et
les Catarrhes. Cette association présente
de grands avantages, même en l'absence de
maquas véritable, quand on l'emploie seule-
ment dans le but de fortifier une poitrine
faible ou un tempérament délicat. — Ces
deux médicaments, se trouvent réunis dans
les Capsules de Crésote. Ces capsules, dans
laquelle la Crésote de goudron de hêtre se
présente dissoute dans une huile de foie de
morue particulièrement recommandable
puisque'elle est préparée par des procédés qui,
seuls ont mérité l'approbation de l'Académie
de Médecine de Paris.
VENTE EN GROS: MAISON FRÈRES, 10, rue
Jacob, Paris, et principaux droguistes.
— EN DÉTAIL, dans les Pharmacies.

AVIS AUX MERES—Le "Sirop Calment
de Mme Winslow" devrait toujours être
employé quand les enfants font leurs dents.
Il soulagé immédiatement les souffrances de
ces pauvres petits, produisant un sommeil
naturel, paisible, en faisant disparaître la
douleur, et les jeunes éruption d'éruption
aussi irritante et fraie qu'un bouton de
rose. Ce sirop est très agréable au goût. Il
apaise l'enfant, soulage ses gencives, enlève
toute douleur, fait disparaître les souffran-
ces intestinales en réglant la digestion, et
est le meilleur remède connu contre la diar-
rhée, soit qu'elle provienne de la dentition
ou d'autres causes. Vingt-cinq cents la
bouteille. Ayez confiance et demandez le
"Sirop Calment de Mme Winslow" et ne
prenez aucune autre préparation.

LE SEDLITZ CH. CHANTEAUD, est
le Purgatif le plus efficace contre la Cons-
tipation, Migraine, Maux d'estomac,
Goutte, Rhumatisme, etc. Sa réputation
après des siècles est universelle. Pour
éviter les contre-façon, exigez un enveloppe
jaune et la marque CH. CHANTEAUD
seul préparateur des médicaments domes-
tiques du Dr BURGGRAEVE.

Grand Centre de Marchandises

Le Pouvoir du Capital et la Maniere Intelligente de faire les
affaires repondent aux vœux de Milliers d'Acheteurs!

Reflet de la Grande Lumiere de l'Ambition, de
l'Energie et de la Progression.

Bryson, Graham & Cie.

Nous désirons remercier le public en général, pour le grand patronage
qu'il nous a accordé durant la Semaine Noël.

Jamais dans notre histoire de Marchandises Sèches et de vente de Vê-
tements, nous n'avons fait un tel commerce, des affaires si brillantes, sur-
passant celles des années précédentes.

Plus de 20,000 personnes se pressaient pour acheter des Marchandises
utiles à bas prix.

Plusieurs assortiments ont été vendus entièrement, mais, les réserves
étaient en quantité des demandes. Les Marchandises parties seront rem-
placées avec la plus grande célérité.

Durant cette semaine de bonnes occasions seront données dans chaque
département de cette maison, la plus populaire de la Ville.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

MORCEAUX A SOUPE!

7 CENTS PAR LIVRE.

ROTIS DE PORC

9 CENTS LA LIVRE.

Geo. Matthews

ETAUX 18 & 20.
Marché du Quartier By.

GEO. PHILBERT, IMPORTATEUR.

Tapisseries & Peintures.

—COIN DES RUES—
Dalhousie et Saint-Patrice,
Ottawa.

Ouvert la Veille du Nou- vel An ju-qu'à 10 hrs.

UNE GRANDE FIN!

Pour terminer comme il faut ce qui a été
une bonne et ex pensive saison, nous
avons résolu, du 28 à la dernière semaine de
l'année de vendre au plus bas prix ce qui
reste dans nos départements.

VENEZ VOIR!
C'est le vieux moyen et le seul moyen pour
vous donner une juste idée des sacrifices que
nous voulons faire. Présents du Nouvel An
à des prix exceptionnels sera notre ligne de
conduite à tous les étages, durant les quel-
ques jours à venir, chez.

JOHN MURPHY & CIE
Présents de Nouvel An à des
Prix très bas

BLOUSES POUR DAMES, tous les
genres.

TABLIERS POUR DAMES, DE MOUS-
SELINE, FANTAISIE.

LINGE, POUR DAMES, DE DESSOUS,
COTON.

CORSETS POUR DAMES.

NUAGES POUR DAMES, FASCINA-
TEURS et CHALES TRICOTTES.

PARAPLUIES POUR DAMES, DU
SOIR.

JUPONS POUR DAMES, tous genres.

ROBES DE CHAMBRES et WRAP-
PERS POUR DAMES.

ROBES pour ENFANTS et PINAFORES

VETEMENTS pour GARÇONS, tous
genres.

PARDessus pour GARÇONS.

MANTEAUX pour DAMES et EN-
FANTS, de toutes sortes.

FOURRURES de CHOIX, tous genres.

MANTEAUX, tous genres.

ULSTERS, tous genres.

CHALES, tous genres.

IMPERMÉABLES, les meilleurs du
monde.

SALETTES BRUNES de Lister.

SOIES, SATINS, VELOURS, FLUCHES
CACHEMIRS, HENRIETTAS, et
toutes les NOUVEAUTÉS
en MARCHANDISES
SÈCHES.

CALICOTS et SATINETTES, SOIES, le
plus nouveaux et les plus beaux.

John Murphy & Cie.

63 et 68 Rue Sparks.

FEUILLETON du CANADA

LE Devoement d'un Pretre

Par PIERRE SALES

(Suite)

Il lui faisait des compliments rieurs,
bien décidé à ne pas laisser la conver-
sation s'égarer dans le che in senti-
mental, dans les serments éternels. Et
il éprouvait à un plaisir pervers, mal-
sain. Enfant gâté de la vie parisienne!
Et elle essayait vainement de le rame-
ner sur ce long oubli.

—Trois mois sans un mot de vous!
Après la façon dont l'amiral l'avait
traité!

Elle espérait qu'il allait lui conter
leur vie, leurs douleurs à Rothéneuf.
Quelle jouissance s'il lui avait dit com-
bien Viviane était torturée, son père
sombre, agité, Mme de Montmoran trou-
blée dans sa douce quiétude, Madeleine
désespérée. Elle savait bien tout cela;
mais c'était été si bon de le lui entendre
répéter! Comme elle l'aurait hypocrite-
ment consolé! Elle l'aurait fait pleurer
un peu...

—Elle aimait l'amour au mi-
lieu de l'attendrissement, fait assez fré-
quent chez ces grandes coquettes.
Et il s'obstinait à rester le conqué-
rant joyeux, railleur; et il ne pronon-
çait ni le nom de Viviane, ni celui de
Madeleine. Et la baronne, impatientée,
énervée par cette résistance inattendue,
laissait peu à peu paraître sa mélan-
cholie, ne souriait plus qu'avec
peine, retirait son jupon des mains de
Philippe lorsqu'un coup de sonnette
révenait. Philippe se redressa:

—Ne craignez rien, dit-elle; mes
ordres sont donnés.

V. — UN MARI GÉNANT.

Cependant, la porte de l'apparte-
ment, qui avait été ouverte, ne se re-
fermait pas; on parlementait assez
vivement. Et bientôt la femme de
chambre entra dans le boudoir.

—Madame, un monsieur qui insiste
tellement pour que je vous remette sa
carte. Il m'a fait peur. Je n'ai pas pu
refuser.

Elle tendait la carte à sa maîtresse.
La baronne y eut à peine jeté les yeux
qu'elle pâlit affreusement. Elle avait lu:

LE BARON DE KERZIZAN

La baronne hésita à peine une
minute. Sa première pensée avait bien
été de défendre sa porte; mais elle eût
presque aussitôt dominé cette défaillan-
ce; elle n'était pas de race à recu-
ler devant un danger! Y avait-il
même un danger? Et ne fallait-il pas
savoir dans quelles dispositions revenait
son mari? Était-ce pour habiter Paris
désormais? Ou ne faisait-il que le tra-
verser? Et, il le traitait définitivement
en France, était-ce comme ami ou
comme adversaire? Si présentait-il
l'exiger une séparation, le divorce, ou
pour reprendre la vie commune? Elle
allait bien le savoir!

—Faites entrer ordonna-t-elle.

Philippe, stupéfait, balbutia:

—Mais... qui donc?

—Je veux vous laisser la surprise.
C'est vraiment trop drôle!

La femme de chambre n'eut pas à
rappeler jusqu'à l'entrée. Le baron de
Kerzizan n'avait pas su modérer son
impatience, il avait traversé le salon
et se trouvait presque à la porte du
boudoir. Il entendit le « faites en-
trer! » et se précipita vers sa femme
avec un empressement de jeune homme.

Il ne vit pas d'abord Philippe; et,
baisant la main de la baronne, il s'é-
cria sincèrement:

—Votre jeunesse est donc éternelle,
chère amie!

—Et votre galanterie toujours jeune!
répliqua la baronne, que ce but si cha-
leureux rassurait un peu.

Puis, se tournant vers Philippe:

—Cher monsieur, je vous présente le
baron de Kerzizan; vous aurez été le
premier à connaître son heureux retour

après de moi. Mon cher ami, le vicomte
de Montmoran, capitaine de frégate.

A la vue de Philippe, le baron avait
un peu tremblé, mais d'une façon si im-
perceptible que seule la baronne s'en
aperçut. Philippe était absolument
bouleversé. Il tendait machinalement
la main au baron et balbutiait quelque
mots sur « l'honneur... le plaisir...

Il allait perdre la tête, et il ne fallut
rien moins qu'une insolente raillerie du
baron pour le rendre à lui-même. An-
dré de Kerzizan s'était promptement
dégagé de son trouble, et, tout en ser-
rant la main de Philippe, il disait d'u-
ne voix sarcastique:

—Il est donc écrit, mon cher mon-
sieur, que l'Europe comme en Asie, je
ne dois pas rentrer chez moi sans vous
trouver installé.

—Si la chose vous déplaît, monsieur,
répliqua vertement Philippe.

Mais le baron ne voulait sans doute
pas d'une querelle, car il changea aussitôt
le ton de sa voix; et très aimable-
ment:

—La chose ne me déplaît en aucune
façon, M. de Montmoran, vous me per-
mettez d'ajouter qu'elle m'honore.

Soulement je n'ai pu m'empêcher de
remarquer la coïncidence, avouez qu'elle
est au moins curieuse.

—Quelle coïncidence, messieurs! fit
la baronne, essayant vainement de sou-
rire.

Elle avait craint un éclat et ne se
sentait guère rassurée par le ton en-
jonné de son mari.

—Comment l'a-t-il chère! M. de Mont-
moran ne vous a pas conté? Eh, par-
bleu, je m'explique. La chose est toute
simple: M. de Montmoran ignorait
absolument à cette époque, qui je pou-
vais être...

Le baron, d'un geste très gracieux,
montra un siège à Philippe, qui, s'as-
sit lui-même, affectant autant de cal-
me, de tranquillité que s'il avait quit-
té sa femme la veille.

—Ma chère amie, j'aurais de très
nombreuses histoires à vous conter. Ce
sera pour les soirées d'hiver de notre
vieillesse.

La baronne eut une moue très dé-
daigneuse; était-ce l'idée de la vieilles-
se qui lui déplaisait ou la pensée du
tête-à-tête avec son mari? Celui-ci con-
tinuait:

—Mais je veux vous dire immédia-
tement l'histoire de ma rencontre avec
M. de Montmoran sous le ciel de l'In-
do-Chine. C'était au lendemain d'une
victoire: la plupart des officiers fran-
çais, fatigués par des manœuvres éra-
santes, ne songeaient qu'à se reposer;
mais M. de Montmoran est infatigable;
après avoir fait la guerre aux hommes,
il lui fallait la guerre aux femmes qui,
dans ces pays, est tout aussi dange-
reuse que la première.

Philippe vexé voulut interrompre le
baron.

—Je ne crois pas, dit-il, que cette
anecdote exotique puisse intéresser en
rien Mme de Kerzizan.

—Mais si, mais si! s'écria la baronne,
cela m'amuse beaucoup.

Elle éclata de rire nerveusement.

Au fond, elle tremblait follement,
mais voulait montrer autant de désin-
volture que son mari.

—Et vous avez parfaitement raison,
ma chère, reprit-il, après avoir lancé en
dessous un mauvais regard à Philippe.
Vous pourriez conter la chose dans les
salons parisiens et apprendre aux jolies
femmes qui ont la faiblesse d'aimer M. de
Montmoran avec quel détachement il
les trompe lorsqu'il est loin d'elles...

Philippe jugea qu'il valait mieux im-
iter le baron et prendre la chose en badin-
nant.

—Puisqu'on prétend, dit-il, qu'on n'est
plus tenu à la fidélité lorsqu'on a traversé
une rivière, il me semble...

La baronne acheva sa pensée:

—Qu'après des mers, des océans, on
n'est plus tenu à rien du tout! Je suis
de votre avis... Mais, je vous en prie
mon ami, dites-moi donc de quelle fa-
çon M. de Montmoran faisait la guerre
aux femmes!

—Ma chère amie, il s'aventurait fort
bravement dans de petits arroyos coulant
au pied de grands jardins, au fond des

quels se dressaient des habitations de
sylvatiques, des maisons de campagne où
vivaient des danseuses...

—Et, fit la baronne en simulant une
petite indignation, vous possédez peut-
être une de ces maisons!

—Dame, ma chère, répliqua tran-
quillement le baron, par delà la mer
Méditerranée, le canal de Suez, la mer
Rouge...

—Et des océans, Vous êtes tout aus-
si excusable, mon ami, que les maris
qui s'égarèrent dans les coulisses de l'O-
péra.

—Bref, comme j'étais à la ville, très
intéressé par les négociations de l'amiral
Courbet et de la cour de Hué, on me
prévit que des étrangers s'introdui-
raient la nuit chez moi... Je donna
l'ordre de les tuer...

—Oh! fit la baronne d'un air de
doute.

—Parfaitement; mais la pensée me
vint qu'il pouvait être des officiers
français... Je me décidai alors à
rentrer chez moi pour diriger moi-même
l'expédition, et je découvris que
j'étais abominablement trompé par de
petites danseuses japonaises en faveur
de M. de Montmoran.

Le baron tendit la main à Philippe.

—Je ne vous en ai pas voulu, mon
cher.

—Il est certain, dit Philippe, que
vous auriez pu nous faire tirer comme
des lapins; je ne l'ai pas oublié, et je n'ai
pas oublié non plus que je vous promis-
sais de vous faire un jour les honneurs
de Paris... Mais je vois que je vous serai
complètement inutile; car vous êtes
un Parisien plus expérimenté que
moi...

—Je vous demanderai seulement
d'être mon ami, lorsque la vie pari-
sienne nous mettra en face l'un de
l'autre.

Philippe s'inclina sans répondre.

Puis, très gêné, évitant les regards de
la baronne, il prit assez brusquement
congé des deux époux.

Il ne répondit pas au tendre serre-
ment de main de la baronne

Il avait hâte de se retrouver au grand
air, de ne plus jouer cette comédie
mondaine qui, pour la première fois,
lui semblait odieuse.

Le baron le reconduisit, et, tandis
que Philippe descendait sèchement
l'escalier, il le regardait ironiquement
par-dessus la rampe.

—Morbleu! fit-il, ce cher M. de
Montmoran n'a pas de chance, je le
dérange toujours... Et, cette fois, il
est fallu de peu qu'il n'y eût du sang
versé... J'ai heureusement le caractè-
re mieux fait que le sien, et ce n'est
certes pas avec un membre de la fa-
mille de Montmoran que je consentirai
jamais à me battre. Allons retrou-
ver ma femme... Je ne m'attendais
pas à la revoir si jeune et si belle!

Quand il pénétra de nouveau dans le
bois, la baronne de Kerzizan, de
bout, toute raidie, comme en une atti-
tude de bataille, lui jeta un terrible
regard. Elle n'avait plus besoin de
feindre: elle avait réfléchi et jugeait
qu'elle devait immédiatement se mon-
trer plus forte que son mari si elle
voulait conserver son indépendance.

—Ah ça! Que signifient toute cette
histoire et ces provocations déguisées,
que M. de Montmoran a eu l'esprit et la
sagesse de mépriser! Ne revenez-
vous donc en France que pour causer
de nouveaux scandales?

—On! ma chère amie, mais calmez-
vous! dit le baron en s'assurant devant
elle. Je n'ai nullement l'intention de
vous tuer M. de Montmoran et ne
tiens pas à causer le moindre scanda-
le!

—Soyez certain que, si M. de Mont-
moran ne se trouvait pas en ce mo-
ment dans une situation particulière-
ment douloureuse, il n'aurait pas sup-
porté votre persiflage.

—Je ne mets aucunement en doute
le courage de M. de Montmoran; et, si
vous croyez que je l'ai persifflé, il a,
comme vous le dites, très sagement agi mé-
prisant des moqueries; car, vous le sa-
vez mieux que personne, s'il est quel-
qu'un avec qui je ne puisse me battre,
c'est bien lui...

Une pâleur blafarde envahit soudainement
le visage de la baronne; et,
sous le regard sarcastique de son mari,
elle trembla de nouveau.

—Je vous avouerais, reprit le baron
après un pénible silence, que si je m'at-
tendais à trouver quelque aimable gen-
tilhomme à vos pieds — car j'admets
fort bien que vous vous soyez consolée
de mon absence — ce n'était certes pas
le fils de M. de Montmoran... J'en
ai été profondément surpris, j'ai failli
m'abandonner à un sot accès de colère.
Je vous prie de m'excuser...

Il se mit alors à rire du bout des lè-
vres:

—Et reconnaissez que c'était vrai-
ment trop drôle: en Asie, en Europe,
ce jeune coquet qui chasse sur mes
terres. Passe encore pour l'Asie et pour
de petites danseuses japonaises; mais
en France, et quand il s'agit de la ba-
ronne de Kerzizan...

—Mon Dieu, qu'il ne soit plus ques-
tion de M. de Montmoran. Et dites-
moi enfin ce que vous venez faire ici.

—Nous aborderons tout à l'heure ce
sujet, ma chère. Finissons en d'abord
avec M. Philippe de Montmoran. J'ai
eu la sottise de quitter la France, de
vous abandonner aux entreprises des
jeunes arnaqueurs; c'est ma faute, je ne
vous reproche rien... J'aurais mis
presque envie de vous adresser mes so-
lennels compliments: ce Philippe est un vrai séduc-
teur... Mais je reviens, je reprends ma
place; et j'ai, tout uniquement
de mon droit en mettant ce Philippe à
la porte et en le renvoyant à sa coui-
se qui l'adore...

La baronne ne put retenir un mouve-
ment de rage; puis ses yeux se fixèrent
avec stupeur sur ceux de son mari.

Celui-ci, cette fois, éclata de rire de
très bon cœur:

(A Continuer)

CATARRH
Remède pour les personnes souffrant de
catarrhes, de douleurs, de
névroses, de troubles de la digestion,
de l'assimilation et de la sécrétion.
Il agit sur le système nerveux et
améliore l'appétit.
C'est un remède sûr et efficace.
Prix: 40 et 42, 10, 15, 20, 25, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100.
Ottawa, 42, 10, 15, 20, 25, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100.